

LE COURRIER MUSICAL

SOMMAIRE

LA DÉLIVRANCE.

LE DRAMÉ LYRIQUE ET LES JEUNES MUSICIENS.

LES THÉÂTRES :

ACADÉMIE NATIONALE DE MUSIQUE : *Le Retour.*

L'Œuvre.

L'Interprétation.

LES CONCERTS :

Concerts Pasdeloup
Société Nationale, Festival Tchecoslovaque, Classiques et Modernes.
Aux Champs-Élysées, Concerts G. de Lausnay, Samedi Musi-
caux, Festival Fauré, M. Ed. Risler, Concerts Huyghens, Mardis
de la Chaumière, Récital Debussy, Œuvres de M. Van Cleeff.
Quatuor piano et arches, Quatuor Parent, Quatuor Hayot, Trio
de Paris, Trio Fortin, Mmes Prélart, Bathori et Pschiri, Mlles G.
Lubin, A. Lafage et M. L. Claveau, Mmes Suzy Prunier, Herle-
roy et Mlle J. Daillys, MM. Benedetti, Masson et Infante,
MM. Goleotti et Bilewski, MM. Brailowsky et Hekking,
MM. Ciampi et Salmon, MM. Olivares et Garés, MM. Paul
Braud et Garés, Mlle A. Arnault et M. Zighera, Mmes Geni
Sadero et Gaëtan Vica, Mme Miquel et M. Garés, Mlle Suzy
Mura et Mme Piltan-Duparc, Mlle R. Blanc et M. Paul Mas,
Mlles B. Gauray et A. Lautemann, Mme A. Alger et M. Beach
M. Eustratiou, Mlle M. Tagliaferro, M. L. Kartun, M. G.
Boskoff, M. V. Gille, Mlle Emma Boyne, M. Loyonnat.

PAUL DE STOECKLIN

ALFRED MORTIER

PAUL DE STOECKLIN
CH. TENROC

HENRI LUTZ

EDMOND BASTIDE
L. CH. BATAILLE
GILBERT BEAUME
JEAN BELIME
ALB. BERTELIN
G. CHOUBLEY
G. P. GUINEGAULT
A. HIMONET
JACQUES IBERT
PAUL LOCARD
JEAN MARCHAL
A. NOTY

M. Asella, Mme Caro Campbell, Mlle Y. Graner, M. Kou-
itzky, Mme Claire Hugon, Mlle B. Selva, Mlle Alice Viardot,
M. P.-L. Neuberth, M. L. de Flagny, Mlle G. Chevalot, Mlle S.
Majola, M. C. Stroesco, Mlle G. Liodon, Auditions d'Elèves.

MARCEL ORBAN
GEORGES POMPELLE
FRANCIS TAYLOR
JEAN VAYSAN

LE MAÎTRE (suite)

LA PROVINCE :

Monte-Carlo.

Rennes

Valenciennes

GABRIEL BERNARD

G. MONTFORT

EDMOND GOREAU

L'ÉTRANGER :

Lettre d'Amérique.

Bruxelles

E.-R. SCHMITZ

ERNEST CLOSSON

MONSIEUR SOUFIR

VARIATIONS SANS THÈME.

NOTRE COUVERTURE :

Mme Chailley-Richez

GEORGES JOANNY

CONCERTS ANNONCÉS

LES GRANDES ORQUES

PORTRAITS :

Mmes Chailley-Richez, Lucie de Lausnay. (Texte de G. Joanny).

La Délivrance

A. Amédée de Vallembronn.

Au cours d'une soirée que je passais dernièrement chez des amis, un très jeune homme nous lut des fragments d'un ouvrage auquel il était occupé. Il s'agissait d'une sorte d'autobiographie sentimentale, pleine de charme, par ailleurs, et de fraîcheur naïve. Un chapitre, par exemple, nous déplut, le dernier ; ça sentait la littérature. Quelqu'un de la société dit franchement son opinion, mit en garde l'auteur contre le sentimentalisme artistique, les clichés, le creux idéalisme, les fadeurs pseudomystiques et romanesques. Le jeune homme le prit de haut, nous refusa le droit de fourrer le nez dans son œuvre, affirma au contraire son privilège de dire ce qui lui plaisait comme il lui plaisait, monta sur ses grands chevaux et l'on se sépara sur un froid.

C'était ma première reprise de contact avec la vie artistique parisienne. J'en restai rêveur.

Depuis j'écoute les concerts, je cours les expositions, je fréquente les théâtres, les cinémas, je vais dans le monde et je retrouve le Paris d'il y a cinq ans, sans presque de changement. Ce sont les mêmes auteurs, joués par les mêmes artistes, dans les mêmes attitudes, les mêmes gens aux mêmes habitudes, tenant les mêmes discours, les mêmes jolies femmes un peu plus déshabillées par les mêmes couturiers, les mêmes petites intrigues, la même course au succès, le même souci de s'amuser et de jouer avec, peut-être, un peu moins de tenue. Parfois un voile de crêpe, un mot échappé au cours d'une conversation, un vieux monsieur en deuil, rappellent l'un d'entre nous qui dort là-bas dans la terre reconquise, la face tournée vers la Bochie en déroute. C'est comme un coin de rideau soulevé sur l'effroyable drame qui vient de se jouer ; le rideau, rapidement, retombe et le sourire conventionnel de la vie quotidienne reparaît.

Est-ce pour cela qu'une moitié du monde s'est ruée sauvagement sur l'autre, que des provinces entières ont été anéanties, que des populations laborieuses et paisibles ont été réduites en esclavage, que 1.500.000 des nôtres, l'élite de la nation engraisse les champs de l'Yser, de l'Artois, de la Champagne et des Vosges ! Cette œuvre miraculeuse de résistance et de libération à laquelle les femmes, les vieillards et les enfants des pays occupés ont contribué comme les poilus, n'a-t-elle eu pour but, sinon pour résultat, que de nous permettre de reprendre la vie superficielle et frivole d'antan ? N'avons-nous pas, nous, les épargnés de la guerre, des devoirs vis-à-vis de la souffrance des autres, vis-à-vis de ceux qui ne sont plus, vis-à-vis de la Patrie, vis-à-vis de nous-mêmes ?

Oh ! je sais bien que l'esprit souffle où il veut ; que, d'ailleurs, les habitudes intellectuelles sont d'une telle puissance qu'à peine se trouve-t-on dans un milieu identique, qu'elles nous tyrannisent délicieusement à nouveau. Vous ne voudriez pas, disent les musiciens, qu'après quatre ans d'abomi-

nation, nous ne rêvions que marches héroïques, marseillaises, chants du départ, marches funèbres, hymnes triomphaux ou batailles de Victoria ? Nous sortons des tranchées, délivrés de l'étreinte de la guerre ; nous sommes avides de reprendre contact avec la vie, avides de vivre, avides de nous plonger dans notre art, avides de retrouver le travail interrompu à la page même où nous l'avions laissé, avides de nous baigner dans l'existence enveloppée d'émotions esthétiques d'autrefois où notre personnalité s'épanouissait à l'aise !

Mais qui parle d'un art de guerre ? L'état de guerre est un état de crise d'où ne peut sortir rien de permanent ni de durable. Mais cette guerre fut pour nous une guerre de délivrance. Elle nous a forcés à nous ressaisir, à étaler aux yeux de l'Univers ébloui, nos qualités réelles de sang-froid, d'héroïsme, de volonté, de présence d'esprit, de bon sens et aussi de sérieux, de profondeur, de solidité. Et ces qualités qui furent les nôtres à toutes les grandes périodes de notre histoire, ces facultés, notre essentiel devoir est de continuer à les exploiter pour la plus grande gloire de la Patrie.

Je suis très tranquille pour ce qui se fera en littérature ou dans les arts plastiques. Nous avons une tradition sur laquelle nous appuyer. Or, en art rien ne se crée, quoi qu'on pense, par révolution. Telle technique dont nous nous servons et qui nous séduit par sa nouveauté n'est que le fruit de l'évolution de techniques anciennes désuètes. Et s'il serait pitoyable que nous fissions du Molière ou du Marivaux, du Vigny, du Flaubert, du Racine ou du Verlaine, ces grands artistes n'en demeurent pas moins nos ancêtres. Lorsque toutes les excentricités momentanées de tentatives individuelles plus ou moins heureuses se seront tassées, la pure lignée se continuera dans un développement logique et constant.

La musique française date des années 70 environ. Je sais qu'il y a la Renaissance, les Couperin, Clérambault, ce Florentin de Lulli, les organistes, les violonistes du dix-huitième siècle, le grand Rameau, ce Descartes de la Musique. Il y a l'Opéra-Comique, Grétry, Monsigny, il y a cet italo-franco-boche de Gluck, l'ultramontain Cherubini, Méhul, Boieldieu, Halévy, le juif allemand Meyerbeer que, généreusement, ceux d'outre-Rhin nous concèdent, Gounod d'une influence si longue, si tenace, qu'on pourrait, dans certain domaine, l'appeler le musicien national, il y a aussi le génial et très grand Berlioz, il y a enfin et surtout, les écoles techniques du Conservatoire. Je ne vois pas en tout cela une tradition musicale et lorsque certains d'entre nous se réclament de Rameau, c'est par un plaisant caprice d'imagination.

A partir de 1870, trois courants se distinguent. Celui, dans l'Opéra, qui part de Gounod par Saint-Saëns, Lalo, Bizet, pour arriver à Massenet et son école, mettant habilement et discrètement à profit certains enrichisse-

ments de technique venus d'outre-Rhin. Le courant Franck, que continuent M. Vincent d'Indy et ses élèves et enfin le courant qui partit de Saint-Saëns aboutit en s'assimilant en chemin toutes sortes de sources exotiques, à Debussy. M. Saint-Saëns est vis-à-vis des enfants de ce mouvement comme une poule ayant couvé des canards. Bref, nous avons enfin une musique française organisée, riche d'œuvres puissantes, rare, à mettre en parallèle dans tous les domaines avec les belles œuvres de tous les temps. Mais malgré cette tradition qui se crée, notre musique n'a pas encore son public, en dehors d'une élite à laquelle seule elle s'adresse. Cela tient bien sans doute au côté intellectuel, plus volontaire que sensible, de notre production musicale.

M. Saint-Saëns est un merveilleux ajusteur de formes claires, de sonorités lumineuses, mais qui dédaigne l'émotion (il s'en vante). M. d'Indy est une volonté toute puissante qu'une fausse pudeur empêche de se livrer et pour qui la musique est souvent l'exposition hermétique d'un problème et sa nécessaire solution. M. Debussy est un fantaisiste adorable, créateur de rythmes et de timbres, inventeur d'harmonies troublantes, mais dont le dilettantisme raffiné s'adresse à une élite qu'enchantera la pure jonglerie colorée des sons même en l'absence de toute musique. M. Fauré lui n'est que sentiment et que musique. Je le considère comme ce que nous avons de plus pur, de plus élevé, de plus parfait. Les qualités de son style, la distinction de son art, la grâce enveloppante et rare de son écriture en font l'artiste intérieur par excellence, à sa place et en valeur dans un cadre restreint, comme le grand Watteau à une autre époque fut le poète d'aristocratiques émotions et le succès de l'admirable *Pénélope* en dehors de l'enthousiasme des musiciens purs, est dû surtout à la surprise d'un art exquieusement mesuré et classique où n'importe quel public français retrouve instinctivement les qualités qui sont celles de la race.

Bref, nous en sommes arrivés, en musique, à l'époque de l'écriture artiste que nous avons connue en littérature et en peinture et qui est notre création propre. La musique est devenue le culte de la matière musicale pour elle-même, le jeu des sonorités étranges, des frottements imprévus d'harmonies, des enchevêtrements compliqués de rythmes, des surprises d'une technique où la subtilité remplace le style et où l'ingéniosité remplace l'émotion. Nous croyons avoir fait suffisamment quand nous avons réussi le jeu de puzzle qui consiste à emboîter les uns dans les autres des bouts de thèmes ou quand nous avons fourbi des neuvièmes et des quarts, ou astiqué des suites de secondes et de quintes augmentées. L'instrument merveilleux, d'une force, d'une souplesse, d'une plasticité sans égal que nous avons entre les mains vaut mieux que cela.

De cette crise effroyable que nous venons de traverser doit sortir quelque chose. De Marathon et de Salamine a jailli le Parthénon, des guerres puniques la Rome de marbre, de Bouvines l'art gothique, de la guerre de Trente Ans l'art classique, des bouleversements de la Révolution et de l'Empire le romantisme ; nous devons achever l'œuvre des poils. La Victoire n'est pas un vain mot ; la gloire, nous l'avons payée suffisamment cher, pour que nous l'agrandissions, que nous la couronnions, que nous lui conférions l'immortalité. Que serait Platon sans l'Orestie, sans les Perses, sans Phidias, sans Platon, à peine une date. L'art est le suprême domaine des nationalités contre lequel ne prévaudront jamais les efforts de l'internationalisme. Les boches commencent à insinuer que l'art n'a pas de Patrie que l'art accessible à tous est la propriété de tous, qu'il est universel, en dehors des frontières de l'esprit et des peuples.

Un grand artiste est fonction de son temps ; il le reflète si bien dans toutes ses tendances, il est si bien l'expression de ses émotions, de ses besoins, que chacun du nord au midi, de l'orient à l'occident, suspend à son œuvre ses émotions propres, y cherche le réconfort et l'apaisement. Cet ultra-boche de Wagner, par exemple, n'a-t-il pas enchanté nos symbolistes et nos décadents qui, armés de ses principes esthétiques sont partis triomphalement en guerre contre le naturalisme dominateur. Mais si l'artiste rayonne et éblouit l'Univers, c'est en donnant à l'émotion universelle une forme essentiellement individuelle et nationale. Beethoven et Bach sont Allemands, comme Schubert ou Schumann, comme Corneille est Français, voire normand, comme Sophocle est Athénien, Rembrandt hollandais et non flamand, Shakespeare Anglais. Plé, Florence, Sienne et Pérouse sont distantes l'une de l'autre de quelques kilomètres et cependant Duccio est aussi différent de Giotto que le Pérugin de l'Angélique. Un art international ne serait possible qu'en volapuck ou en esperanto. Et encore les tempéraments divers auraient tôt fait de disloquer l'instrument. Le Napolitain ne chanterait pas en esperanto comme l'Ecoisais et le Marseillais ne manquerait pas d'y ajouter son accent.

D'ailleurs cette langue internationale existe : c'est la musique. La langue de Franck n'est autre que celle de Wagner, celle de Schumann que celle de Chopin son contemporain et celle de Richard Strauss que celle de Fauré ou de Debussy.

Notre musique sera d'autant plus universelle qu'elle sera plus française si rien n'était plus français que Racine ou l'art classique qui a ravi le monde pendant un siècle et demi. Ce que je souhaiterais, c'est que dans ce moule incomparable que nous avons créé, l'on mît quelque chose de précieux et à

la fois de durable et de profond. « Le grand art n'est ni le fruit d'efforts honnêtes, ni le jeu frivole d'aimables étourdis ». A l'heure actuelle nous n'avons pas l'air de nous en douter. L'existence artificielle que nous menons nous aveugle. Nous nous figurons que les lampes de la place de la Concorde, sont le soleil, que les décors de nos théâtres ou les pièces d'eau de nos parcs sont la nature, que la trépidation nerveuse des petites chapelles bavardes sont la nature, que la trépidation nerveuse des petites chapelles bavardes où se nouent et se dénouent de petites intrigues, est la vie. Entre la vie et nous, il y a toutes sortes d'habitudes littéraires, de formules romanesques, de vagues théories sentimentales qui nous empêchent de voir au fond de nous-mêmes avec candeur. Nos émotions sont étouffées par des artifices ; nous bavardons en une langue exquise, nous disons de charmants petits riens parce que nous n'avons le temps ni la force de sentir simplement et de chanter simplement ce que nous sentons.

Je sais que c'est difficile. Nous sommes un peu les prisonniers de l'Etat social actuel. Et puis il faut faire trois repas par jour. Cela nous force au début à des compromissions. Nous sommes tenaillés par un secret désir de bien-être, d'aisance, à la satisfaction duquel nous sacrifions la grosse part de notre énergie et qui une fois assouvi, nous empoisonne et nous paralyse.

Et cependant je persiste à croire qu'un tempérament sensible et vigoureux peut, par le simple rayonnement de sa conviction et de son talent, s'imposer, sans publicité ni réclame tapageuse.

Nous ne sentons plus, nous pleurnichons, nous ne pleurons plus, nous ne réagissons plus sous l'action du monde et de ses passions. Osons regarder en face la vie, cette lumière des hommes selon saint Jean. « A ceux, dit Léonard, qui ne se contentent pas du bénéfice de la vie et de la beauté du monde, il est imposé pour châtiement qu'ils ne comprennent pas la vie et restent insensibles à la beauté et à l'utilité de l'Univers ». Vivons la vie, toute la vie dans l'effarement de la douleur et l'éblouissement de la joie. La joie ! la joie souveraine qui seule crée, transforme, bouleverse, transfigure, qui nous rendra la joie ! La joie, fille des passions omnipotentes et sœur de la bienfaisante douleur ! Je rêve du rire, du bruit divin que fait la tempête du rire. Je rêve de la joie sereine de Mozart, de la joie triomphale de Beethoven, de la joie hautaine de Corneille, des pleurs de joie de Pascal extasié, de la joie sainte de l'apôtre Paul, de la joie du patriarche d'Assise, si pure, si claire, si vivante, qu'à ses rayons, l'âme italienne fécondée germa.

Pour la retrouver cette joie, retournons à la nature, à nos campagnes, à nos champs, à nos montagnes, à nos fleuves, à nos forêts. Allons la demander à l'âme de ceux qui furent grands avant nous et qui nous ouvriront la carrière, au peuple vainqueur de France. L'inspiration populaire est le secret de la toute puissance de la musique allemande.

Bach, Mozart, Beethoven, Schubert, Weber, Schumann, ont bu aux sources fraîches de la musique populaire. La vitalité, la popularité de leurs œuvres viennent de là. Tel lied de Goethe-Schubert semble n'être qu'une adorable transposition. Les grands russes, Balakirev, Rimsky, Borodine, Moussorgsky, sont imprégnés de mélodies nationales. Pourquoi notre musique à nous ignore-t-elle ce trésor où les aïeux ont disposés la fraîcheur candide de leurs rêves. La vraie France sommeille dans ses chants séculaires. Si nos grands poètes les ont ignorés, ils doivent à cette erreur peut-être, de n'être pour le peuple que des noms ! Eschyle et Sophocle, les classiques allemands, Burns, Shakespeare ont vivifié leurs génies en puisant à pleines mains dans la tradition et le Folklore. Et cet admirable Gérard de Nerval qu'ignorent tous les manuels de littérature, n'a pas rêvé autre chose.

Compositeurs, partez à la découverte de l'âme française ; là est l'avenir et le salut. Sur l'instrument incomparablement harmonieux que vous avez créé, chantez désormais l'âme de la France ressuscitée.

Pourquoi ayant Debussy et Fauré, n'aurions-nous pas aussi Schubert ! Mais comment parler de la joie au lendemain de cette guerre atroce en face de la Patrie meurtrie, pantelante. La joie ! ce sont les morts qui nous l'ordonnent. Ils ont donné leur vie avec la joie sereine, grave et consciente qu'il fallait pour que la Patrie victorieuse vive ! La Patrie est faite de la poussière des ancêtres. Bienheureux ceux qui sont morts pour la défendre. De leurs corps lumineux de gloire mêlée à la terre maternelle, germera la fleur d'or de l'immortalité. Cette gloire est vêtue d'un manteau tissé de toutes les douleurs. Ces douleurs individuelles, la victoire les projette en héroïsme sur l'écran de l'avenir. La France heureuse, dominatrice et triomphante, et les poils tombés pour l'exalter, nous commandent de la maintenir souveraine.

Leur tâche est finie, la nôtre commence. La guerre, ils l'ont gagnée. La paix sera ce que notre labeur, notre sincérité, notre volonté la feront. Puisque nous voilà délivrés des Boches, délivrons-nous de l'exotisme, des musiciens nègres, des baladins russes, des danseurs slaves, des décorateurs chinois, délivrons-nous de nous-mêmes, de nos habitudes, dévotons notre cœur de la chatoyante écharpe de coutumes qui l'enferme et l'empêche de battre librement. Les membres disparus de la Patrie attendent que les vivants achèvent leur victoire et que l'âme de la France libérée enchante et domine l'univers.

PAUL DE STOECKLIN.

